Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 62

Artikel: Les animaux et le froid
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256862

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Après le départ de son promis, Mariette devint plus blanche que les liserons des haies, mais, chose étrange, la joue sur laquelle avait été déposé le baiser de Gorgeat, resta empourprée comme une fleur de pommier. Les jours et les semaines passèrent et cette efflorescence demeura. L'empreinte avait été faite au feu brûlant des lèvres de son ami.

Les femmes la plaisantèrent et l'une d'elles lui dit cruellement qu'elle avait une marque de Satan. Mariette ne répondit rien, joyeuse en son âme de porter cette fleur de baiser, qui était un souvenir toujours vivant de celui qui était parti pour l'armée.

Georgeat et Mariette ne devaient plus se revoir. Lui fut tué à la guerre en Allemagne et la nouvelle arriva au pays. Mariette l'apprit et les yeux s'ouvrant démesurément, elle regarda fixement devant elle et ne pleura pas. Elle ne pleura jamais, mais n'eut plus pour personne le moindre sourire. La douleur figea ses jours, tarit ses larmes et peu après elle perdit la raison. Mariette était folle.

Tous les soirs, en allant à la fontaine, elle s'arrêtait longtemps à l'endroit où Georgeat lui avait dit son dernier adieu, et là, elle écoutait. Son oreille troublée s'emplissait de plaintes confuses, de soupirs, de bruits de baiser, alors que dans le calme du soir, on n'entendait que les gémissements du gâtoir du moulin et le cri de la chouette.

Pendant le jour, elle errait ça et là, la tête penchée, fuyant le monde, cueillant des fleurs, se faisant des couronnes qu'elle plaçait sur la tête. Dans les ombres du crépuscule, elle découvrait, disait elle, le visage de Gorgeat. Sa figure s'empourprait alors un instant, puis s'éteignait dans une pâleur livide.

Un soir, l'infortunée s'approchant de la rivière crut apercevoir son fiancé voltigeant dans un feu follet. Elle se précipita vers l'apparition, sans songer au danger qu'elle courait et poussa un grand cri. Elle était tombée dans le gouffre. On l'en retira, mais quelques jours après, la vie s'échappait de ses lèvres au moment où elle venait de prononcer le nom de son fiancé et celui de la Vierge Marie.

Depuis ce temps-là, autrefois, quand une fille de la Basse-Ajoie avait des tendresses trop tôt écloses, sa mère ne manquait de lui dire :

— Malheureuse, prends garde, tu finiras comme la folle du grand Got.

A. D.

---

naissez, par conséquent, la valeur sacrée de la discrétion professionnelle ?

Et il se leva, avec un sourire. Je me levai aussi et pris congé.

Il y a bien des choses dans un sourire. Il y en a beaucoup, surtout, dans un sourire d'avoué. Je lus clairement dans celui-là : « Votre ami vit, soyez tranquille. » Et sans en avoir d'autre assurance, je rentrai chez moi presque joyeux.

L'année s'écoula. Puis une autre et une autre encore. Puis une quatrième, puis une cinquième.

Paris ne pensait plus guère à la disparition de son auteur favori. Les premiers temps, on en parlait encore, par intermittences, dans les journaux. Tel affirmait l'avoir rencontré à Constantinople, où il était entré au service du Sultan pour réorganiser les musiques militaires ottomanes. Tel autre, retour de Corse, déclarait qu'un Français lui ressemblant trait pour trait tenait le maquis en compagnie de cinq ou six grands gaillards et d'une belle fille qu'il avait enlevée, ou qui l'avait enlevé, on ne savait pas au juste.

(*A suivre.*)

Le treizième pâté

Quand j'étais petit, dit maître François, le fermier des Quatre-Chemins, en chauffant ses mains ridées à la flamme d'une brassée de sarments qui éclaire les visages roses et joufflus de ses auditeurs, quand j'étais petit, j'étais plus gourmand que le plus gourmand d'entre vous, mes fieux. Faut dire que j'étais moins gâté. Au lieu d'une bonne tasse de lait sucré, le matin, j'avais une miche de pain noir ; au lieu d'une tartine de confitures à mon goûter, j'avais un oignon cru que je frottais sur une croûte, et le reste à l'avenant.

Ma mère était morte quand j'étais tout petit ; j'étais resté seul avec mon père ; j'avais huit ans, et, sans sou ni maille, pas bon à grand'chose, ayant jusque-là passé le plus clair de mon temps à courir les bois, pour cueillir les noisettes et dénicher les oiseaux.

Mais M. Monnier, le fermier chez qui travaillait mon père, un homme charitable et craignant Dieu (il est, bien sûr, dans son saint paradis), eut pitié de ma misère et me prit chez lui pour garder les oies et faire les commissions. Ce dernier emploi surtout me convenait fort. Je partais de bon matin à travers la campagne fleurie, suivant la longue route blanche et sifflant comme les merles.

Il y avait une lieue de la ferme à la ville ; j'arrivais, et, traversant les rues étroites de la ville, mon grand panier au bras, je tâchais de ne rien oublier.

Pour cela, ne sachant pas lire, j'avais une taille de bois, comme chez les boulangers, avec une *coche* pour chaque course. Mais, faute d'indications spéciales, la mémoire me manquait parfois, et je restais là, perplexe, indécis, cherchant quel fournisseur j'avais négligé : le boucher ? l'épicier ? le pâtissier ? Non, le pâtissier je ne l'oubliais jamais et pour cause !

Mon maître, quand il avait du monde, commandait souvent une douzaine de petits pâtés.

Ces petits pâtés me semblaient le dernier mot du luxe et de la bonne chère, et la première fois que le pâtissier, maître Tavernier, me les remit tout chauds, tout appétissants sous leur croûte dorée, j'ouvris de si grands yeux et les contemplai avec tant d'admiration et de convoitise que le brave homme me dit en riant :

— Tu sais, ne les mange pas en route !

Les manger ! Non, j'étais un honnête garçon, mais les regarder, c'était bien permis ?

Et, m'asseyant au bord du chemin, je les étalai devant moi, essayant de tromper ainsi ma gourmandise. Tout à coup, j'eus un éblouissement..... J'y voyais double ?..... Non..... si.....

En comptant machinalement mes petits pâtés, j'en avais trouvé treize !

Treize à la douzaine, c'est la coutume, mais je l'ignorais alors.

Quelle émotion ! Quelle tentation !

Je n'y résistai pas.....

Fermant les yeux, je mordis à belles dents dans un des bienheureux pâtés..... La première bouchée entraîna la seconde..... enfin, tout y passa.

Puis, bourrelé de remords, mais me léchant les lèvres, je courus sans m'arrêter jusqu'à la ferme, où j'arrivai plutôt que d'ordinaire.

Je reçus des compliments pour ma diligence..... mais nul reproche.

Je respirais. Décidément, c'était le pâtissier qui s'était trompé. S'en serait-il aperçu ? Cela m'inquiétait bien un peu, et, la fois suivante, je me présentai chez lui l'oreille basse.

Maître Tavernier ne dit rien ; j'étais sauvé !

Et, comme je suivais ses mouvements du coin de l'œil, je comptai encore treize pâtés ! Il en mettait bien treize. Il en mettrait toujours treize !

J'éprouvai une joie de gourmand et je sortis de la boutique, le cœur en liesse. Je n'hésitai même pas à satisfaire ma gourmandise ; d'ailleurs, une première faute en entraîne une autre, et je ne pouvais plus m'arrêter sans être obligé de confesser mon méfait.

Je m'abandonnai au courant ; peu à peu même, l'impunité m'enhardit, j'eus des raffinements. Au lieu d'engloutir en hâte, comme un voleur, *mon pâté*, je les dégustai tout à mon aise, je le choisis avec soin, méditant longuement sur cette question importante : « Quel est le plus gros ? »

Après tout, gros ou petit, le crime était le même ; autant en avoir le bénéfice.

Oh les délicieux pâtés ! On n'en fait plus des pareils, bien sûr !

* * *

Un jour, confortablement assis au bord de la route, mes pâtés étalés proprement sur une grosse pierre, je restais indécis, hésitant dans mon choix.....

Un bruit de pas me fit lever la tête. M. le curé arrivait sur moi en lisant son bréviaire. Une terreur folle me saisit et m'ôta toute présence d'esprit. J'avais bien le temps de serrer mes gâteaux, et, d'ailleurs, quand le digne abbé m'eût vu là, en admiration, le mal n'était pas grand. Mais une conscience troublée ne raisonne pas ainsi, et, ne songeant qu'à fuir, à me cacher, je me glissai dans une de ces huttes de terre et de cailloux qui sert d'abri aux cantonniers par le mauvais temps, et je tirai la porte sur moi, abandonnant mes pâtés rangés en bon ordre.

Le bon prêtre passa sans rien voir. Je me rassurais..... quand du bois voisin sortit une petite mendiante qui l'arrêta pour lui demander l'aumône. Ah ! je ne la bénissais pas, je vous assure !

Heureusement, après lui avoir donné un gros sou, le curé reprit sa lecture et continua son chemin. Enfin !

J'attendais un instant pour sortir de ma cachette, quand je vis la fillette arrêtée, ébahie, devant mon étalage.

— N'y touche pas ! n'y touche pas ! lui criai-je vivement.

Elle me regarda, étonnée.

— Est-ce que tu me prends pour une voleuse ?

Je ne répondis pas.....

Yvonnette avait mauvaise réputation.

(*A suivre.*)

Les animaux et le froid

Est-ce qu'ils ne souffrent pas trop du froid, les animaux qui ne peuvent, comme nous, s'enfoncer dans de confortables pelisses ou mettre leurs pattes à l'abri de la

bise glaciale, sous de bonnes et chaudes mitaines ?

S'il faut en croire les observateurs, nous n'avons pas trop à nous apitoyer ni à nous attendrir.

C'est que, en effet, les animaux ont plus que nous la peau résistante et dure, et, d'autre part, ils ne manquent pas d'habileté ni d'expédients.

* * *

Le lièvre, par exemple, est un malin, sous ses allures naïves de rural timide et mal dégrossi. Comme il se joue des chiens les plus avisés, ainsi montre-t-il la même souplesse de ressources pour l'organisation de son « service intérieur », et nul ne sait résister aussi bien que lui aux pires éventualités climatériques.

M. Cunisset-Carnot l'a suivi de près, semble-t-il, et voici ce qu'il nous fait savoir de ses observations :

Le lièvre connaît à merveille les bons coins chauds, bien abrités, bien garantis des courants d'air et de la chute des flocons. Il conserve sa fourrure sèche par tous les temps ; passez-lui la main sur le dos quand vous venez de le tuer, si les chiens ne l'ont pas encore fait courir au travers des taillis mouillés, vous n'y sentirez pas un poil humide, alors même qu'il pleut à torrents depuis plusieurs heures ou que tout est écrasé de neige.

Voilà pour son gîte ; pour sa table, il est aussi ingénieux et sait lutter contre la famine avec un succès constant, même par les neiges les plus fournies et les plus prolongées. Il doit renoncer, bien entendu, aux « délicatesses », comme disent les Allemands ; plus de menues herbes tendres, plus de serpolet, mais il saura gratter sous les buissons, chercher et trouver les graminées à hautes tiges desséchées qui s'élèvent au-dessus du blanc tapis ; il rongera les bourgeons bas des marsaults ; bref, il se commandera un menu commandé par les circonstances et sera toujours assez abondant pour entretenir son embonpoint. Les lièvres tués à la fin d'une longue période de neige sont gras et dodus comme en septembre.

Pour « le reste », c'est un gaillard dont, je crois, nulle température n'est capable de faire baisser la... belle humeur.

* * *

Les grands animaux, cerfs et chevreuils, sont, eux aussi, fort résistants aux intempéries. Cela s'explique ! Avec leur fourrure spéciale, si haute et si compacte, ils bravent, sans en souffrir, les températures les plus rigoureuses.

Très peu de temps après que la neige est tombée, et quelle que soit la gelée, ils vaquent à leurs occupations habituelles de nuit et de jour avec une indifférence absolue aux fantaisies du thermomètre. Pour la recherche de leur nourriture, la grosse neige ne leur suscite pas de difficultés spéciales bien considérables. Ils savent, les uns et les autres, écarter la neige avec leurs sabots et mettre à nu les plantes qu'elle recouvre, comme font les rennes des hautes latitudes et aussi nos chevaux laissés en liberté, l'hiver, dans certains pâturages. Ils ajoutent à leur repas, surtout les chevreuils, les feuilles persistantes de la ronce commune, qui abonde dans toutes nos forêts indigènes, et leur nourriture demeure très largement substantielle.

* * *

Moins fortuné que ses confrères de la forêt, le sanglier, tout puissamment armé qu'il soit, pour chercher sa nourriture, trouve dans la molle résistance de la neige un obstacle difficile à surmonter et qui lui rend très dure la recherche de ses provisions.

Mais c'est bien pis quand la terre est gelée profondément. Surtout si le froid a été interrompu par un dégel, puis qu'une chute subite du thermomètre a aggloméré la neige qui commençait à fondre avec le sol, il se forme un bloc de terre et glace que le malheureux sanglier ne parvint pas à briser. Alors, malgré ce qu'il peut attraper de-ci, de-là à la surface, c'est le jeûne, et il est souvent total. Les vieux solitaires exceptionnellement vigoureux parviennent parfois à se créer quelques ressources, mais les laies et les marcassins succombent à la tâche. Il faut périr de faim ou venir — au risque de quels périls ! — glaner pendant la nuit quelques bribes, quelques débris près des fermes écartées, à portée de l'homme et du chien, ces deux ennemis implacables qui ne désarment jamais.

Les plus avisés et les plus forts émigrent. Ils font parfois des trajets énormes pour arriver jusqu'à des pays où la neige n'est point tombée et où ils pourront se nourrir. Ils apparaissent, à la profonde surprise mais à la grande joie aussi des chasseurs qui les découvent et qui n'en avaient peut-être jamais vu dans la contrée. Les sangliers qui restent chez nous sans avoir voulu ou sans avoir su prendre le parti héroïque de l'exil, tombent alors au dernier degré de la misère, si le quartier d'hiver se prolonge trop dans toute sa rudesse. On en trouve surtout des jeunes qui sont morts de faim. D'autres sont tellement anémiés qu'ils se laissent tuer à coups de bâton par les paysans, sans avoir assez de force pour leur échapper.

* * *

Les gros appétits, les estomacs profonds sont les plus à plaindre. Alors, tant pis pour les loups et tant pis pour les renards !

Quand la neige est tombée, plus un mouton dehors, plus une volaille imprudente pour les renards, hors de portée des maisons et des chiens.

Il faut se rabattre, en tout et pour tout, sur quelques menus rongeurs qui, périssant dans leur trou, auront commis l'imprudence de mettre un moment le nez dehors. Aussi, quelles courses, quelles chasses enragées et incessantes font ces pauvres renards. Jour et nuit ils battent l'estrade, quêtant, furetant ; on trouve leurs traces partout. Souvent, ceux que l'ont tue n'ont plus rien que la peau et les os. Mais n'est-ce point là le châtiment mérité de leurs méfaits ?

Les Travaux de Mars

La saison est décisive pour l'avenir agricole de l'année.

Quoi qu'il en soit du temps qui va nous être ménagé, ne jamais perdre de vue qu'il est indispensable d'attendre que le sol soit bien ressuyé pour les façons culturales préparatoires aux semailles de printemps. Dans les terres légères et sablonneuses, on peut retarder le dernier labour jusqu'à l'heure d'ensemencer.

Quant à la fumure il faut, toujours la rapprocher le plus possible des semailles. Mais, à propos de fumure, constatons qu'il est encore trop rare de voir fumer les céréales de printemps. Comme celles d'automne cependant, elles ont besoin d'une alimentation complète et plus que les céréales d'automne, car leur croissance étant beaucoup plus rapide, elles demandent des aliments tout préparés. L'engrais seul peut leur donner la potasse, l'acide phosphorique, la chaux et l'azote sous des formes rapidement utilisables. Les conditions du marché des engrais et de la saison font qu'on trouvera plus d'avantage, cette année, à l'emploi des engrais potassiques. (150 kilos de chlorure de potassium).

Le double travail de labour ou de scarifiage de la fumure terminé, la semence étant bien triée, bien traitée, c'est le moment, par un temps sec, sans grand vent, de procéder aux semailles : blé, seigle, avoine, d'une part et, de l'autre : luzerne, trèfle, vesces et sainfoin, fèves et féveroles, etc.

La préparation des terres destinées aux racines fourragères retient aussi à ce moment l'attention du cultivateur. Ce sont toutes de grosses consommatrices d'engrais et le fumier même bien fait et bien employé — ce qui est très rare — ne leur suffirait pas. Il leur faut à toutes de la potasse dont elles sont avides pour fabriquer la fécule ou le sucre qui font leur valeur alimentaire ou commerciale et aussi de l'acide phosphorique et de l'azote pour croître vigoureusement. En plus du fumier qui reste l'engrais fondamental des racines fourragères, il faut leur donner à la plantation du sulfate de potasse (200 k.) et de superphosphate (400 k.) et un peu de nitrate (200 k.) en couverture, après la levée.

Mars est le mois forestier par excellence, celui des semis et des plantations : semis du hêtre, de l'aune, du charme ; plantation de l'érable, du bouleau, de l'orme ; transplantation des résineux.

Au verger procéder aussi aux plantations en terres légères et bien ressuyées. L'emploi, par chaque arbre, de 2 à 3 kilos du mélange suivant à enfouir à la bêche nous a toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Superphosphate 16/18 0/0 50
Chlorure de potassium 50 0/0 25
Nitrate de soude 15 0/0 25

Au jardin potager replanter les bordures de fraisiers, d'oseille, etc. On plantera les pommes de terre hâtives ; c'est aussi le moment de créer les aspergeries pour produire en griffes, à la troisième année et, en graines, à la quatrième. On sème en pleine terre cerfeuil, ciboules, laitues, épinards, pois, cresson, scorsonnaires, petits radis, etc. On aura soin de couvrir plantations et semis d'un paillis léger pour les mettre à l'abri des surprises de la saison.

Au jardin d'agrément, la saison est encore favorable pour sarcler, terreauter, fumer, herser et émousser les gazons, regarnir les places vides et claires. Les travaux reprennent au parterre ; c'est le moment de la plupart des semis. En pleine terre on a iris, tulipes, narcisses, primevères, oreilles d'ours.

Le mois de mars est très convenable pour la plantation, la multiplication, la division et le rajeunissement des plantes vivaces rustiques, le renouvellement des bordures etc. Quelques espèces bulbeuses non rustiques comme bégonias, caladiums, cannas, dahlias, etc. ne devront cependant pas être confiées à la pleine terre avant le mois de mai, mais il est bon de les mettre dès mars en pots sur couche ou même à la couche, pour les avancer ou les multiplier. On continue aussi dans ce mois, à mettre en vé-